

Le sujet captif d'une identification négative

Quand on se construit à partir de ce qui a humilié, dénigré ou empêché

I. Ce que l'on appelle une identification négative

Il arrive que le sujet ne se construise pas à partir d'un appui, d'un regard qui accueille, d'une nomination qui ouvre, mais à partir d'un point d'atteinte. Non pas à partir de ce qui l'a confirmé dans son être, mais à partir de ce qui l'a diminué. Dans ces configurations, le sujet demeure captif d'une identification négative : il se perçoit, se juge, s'éprouve et parfois même s'organise psychiquement depuis le lieu même où il a été blessé.

Il ne s'agit pas simplement d'un manque d'estime de soi, ni d'une image de soi fragilisée au sens banal du terme. Il s'agit d'un mécanisme plus profond, plus structurant, où le sujet en vient à habiter les catégories dépréciatives déposées en lui par les objets premiers. Il ne se contente pas d'avoir été humilié : il finit par se vivre lui-même depuis cette humiliation. Il n'a pas seulement rencontré le mépris ; il en devient intérieurement l'hôte.

L'identification négative n'est donc pas une simple « mauvaise image ». Elle est une prise de forme psychique à partir d'un lien délétère. Le sujet se regarde avec les yeux de celui ou celle qui l'a blessé. Il se parle avec la voix qui l'a rabaissé. Il anticipe sur lui-même un verdict d'insuffisance, de laideur, d'indignité, de défaut. Dès lors, vivre, aimer, créer, désirer, apparaître, s'incarner même, peuvent devenir des expériences menacées.

II. Quand le regard premier ne consacre pas l'existence

Pour qu'un sujet habite son existence, encore faut-il que son existence ait rencontré, suffisamment tôt, un accueil. La psychanalyse a montré depuis longtemps combien le narcissisme primaire dépend de cette première économie relationnelle où l'enfant est porté, investi, pensé, rêvé par l'autre. Freud ouvre cette question en pensant le narcissisme comme rapport fondamental du sujet à lui-même ; Winnicott, de son côté, souligne combien le bébé ne se découvre qu'à travers un environnement capable de le refléter sans l'écraser ; Lacan, avec le stade du miroir, montre que l'unification imaginaire de soi suppose déjà une médiation, un tiers symbolisant, un regard qui ne soit pas pure captation.

Or, lorsque ce regard premier est durablement chargé de déception, d'attaques, d'humiliation, de rejet, ou encore d'indifférence glacée, l'enfant ne reçoit pas de quoi faire de son être un lieu habitable. Il reçoit une image trouée, hostile ou dégradée. Cela ne produit pas seulement de la douleur sur le moment : cela laisse une empreinte dans la manière même de se représenter. Le sujet peut alors grandir avec l'idée obscure qu'il y a quelque chose d'inacceptable en lui. Quelque chose qui cloche. Quelque chose qui déçoit. Quelque chose qui suscite le retrait, la moquerie, le rejet ou la honte. Cette marque devient parfois si intime qu'elle paraît naturelle. Le sujet ne dit pas toujours : « on m'a dévalorisé ». Il dit plutôt : « je suis cela ». C'est là que l'identification négative prend toute sa force : elle fait passer une violence relationnelle pour une vérité ontologique.

III. La blessure narcissique comme incorporation d'un regard hostile

Dans certaines histoires cliniques, l'enfant n'a pas seulement manqué d'amour ; il a été atteint dans son droit d'être. Les paroles parentales, notamment maternelles ou paternelles selon les cas, n'ont pas seulement manqué de tendresse : elles ont pu déposer de la dérision, de la déception, du dégoût, une forme d'attaque répétée contre l'apparence, le tempérament, le sexe, les gestes, la façon d'exister.

Lorsque cette attaque se répète, surtout si elle ne rencontre aucun tiers protecteur pour la limiter, elle peut être incorporée. Le sujet n'a alors plus besoin que l'autre l'insulte : il poursuit

lui-même le travail de dépréciation. Il devient l'exécutant intérieur d'une sentence venue d'ailleurs. Cela peut prendre des formes variées : haine de soi, dégoût du corps, impossibilité à se montrer, sabotage de ses réussites, choix répétitifs d'objets humiliants, sentiment de ne pas mériter l'amour, ou encore conviction d'être un être raté, imposteur, grotesque ou sans valeur. Cette incorporation est au cœur de nombreuses souffrances narcissiques sévères. Elle éclaire aussi certains tableaux dépressifs dans lesquels l'effondrement actuel ne vient pas de nulle part : il réactive une ancienne entreprise d'érosion du sujet. La dépression n'est pas seulement ici une chute d'énergie ; elle peut être le retour massif d'un vieux verdict intérieur : « tu n'as pas de place », « tu es de trop », « tu n'es pas digne d'être aimé », « mieux vaudrait disparaître ».

IV. Le corps comme scène de cette captivité

L'identification négative ne reste pas dans les idées. Elle s'inscrit dans le corps. Le corps devient souvent le premier théâtre de cette aliénation. Certains sujets ne supportent pas leur visage, leur voix, leur pilosité, leur sexe, leur manière de se tenir, leur façon d'occuper l'espace. Ils se vivent comme trop visibles ou jamais assez justes. Le miroir, loin d'unifier, persécute. Se raser, s'habiller, marcher, vieillir, séduire, se laisser désirer : autant d'actes ordinaires pouvant devenir des épreuves.

Il est frappant de voir à quel point la haine de soi peut se cristalliser dans des micro-scènes de quotidienneté. Le sujet se regarde et éprouve du dégoût. Il entend sa voix et se sent faux. Il se voit vieillir et a le sentiment d'un scandale. Il entre dans une pièce et se sent déplacé. Ce n'est pas simplement un malaise narcissique flottant : c'est une véritable désappropriation subjective du corps.

Dans certains cas, le sujet tente malgré tout de traiter cette atteinte. Il fabrique une allure, un personnage, une esthétique, une armure. Il stylise son apparence, brouille les signes, pousse loin le vêtement, le maquillage, la silhouette, parfois la posture même. Ces solutions peuvent être entendues non comme des caprices identitaires, mais comme des tentatives de reprise sur une image de soi persécutée. Il ne s'agit pas de « jouer » à être quelqu'un d'autre ; il s'agit souvent de survivre à l'insoutenable de ce qu'on croit être.

V. Quand l'identité sexuée elle-même devient un lieu de conflit

L'identification négative peut toucher au noyau même de l'identité sexuée. Chez certains hommes, le masculin n'a pas été accueilli comme une promesse ou une consistance, mais chargé de honte, de dégoût, de discrédit. Chez certaines femmes, le féminin a pu être attaqué, sexualisé trop tôt, déprécié ou confondu avec un destin de soumission. Dans les deux cas, le sujet peut peiner à s'habiter comme homme ou comme femme, non pas au sens social le plus superficiel, mais au sens profond d'un consentement à son incarnation.

La clinique montre parfois des sujets qui ne parviennent pas à éprouver leur sexe comme une demeure. Leur identité n'est pas simplement en question ; elle est douloureuse. Elle n'a pas été suffisamment relayée par des identifications souples, vivantes, pluralisées. Elle reste collée à une scène blessante. Le corps sexué réveille alors la honte plus qu'il n'autorise le désir.

Le problème n'est pas d'abord celui d'une catégorie identitaire. Il est celui du rapport au droit d'incarnation. Quand l'enfant a été moqué, blessé, dégoûté, humilié dans ce qui faisait son être sexué ou sa manière d'exister dans le genre, il peut grandir avec l'impression qu'habiter son propre sexe, son propre visage, son propre style d'être, constitue une faute ou une menace.

VI. L'absence du tiers et la fixation au ravage

Dans nombre de ces histoires, un point revient avec insistance : l'absence ou la défaillance du tiers. Lorsque la mère attaque, humilie ou absorbe, ou lorsque le père rabaisse, ridiculise ou

disqualifie, encore faut-il qu'une autre présence vienne limiter cette emprise, introduire un écart, faire entendre qu'un autre regard existe.

Sans ce tiers, la violence relationnelle tend à se totaliser. Le sujet reste prisonnier d'une scène fermée. Rien ne vient relativiser la parole blessante. Rien ne vient en démentir la prétention à dire le vrai. Rien ne vient autoriser le sujet à se penser autrement que dans la langue du ravage. La fonction tierce ne renvoie pas seulement au père réel ; elle désigne tout ce qui peut introduire de la séparation, du symbolique, de l'altérité, de la respiration. Un enseignant, un grand-parent, une institution, un ami, un amour, un analyste, une œuvre, parfois même un livre, peuvent faire tiers. Mais lorsque cela a manqué longtemps, l'économie psychique s'organise autour d'une fidélité douloureuse à la scène première. Le sujet devient loyal à ce qui le détruit.

VII. Une fidélité inconsciente à la scène traumatique

C'est là un des traits les plus troublants de cette clinique : le sujet souffre de ce qui l'a abîmé, mais il y demeure attaché. Non par goût du malheur, non par faiblesse morale, mais parce que le psychisme préfère parfois la familiarité douloureuse à l'inconnu vivant. Il reste fidèle à la scène originaire, comme si s'en dégager revenait à perdre le seul sol connu.

Cette fidélité peut s'exprimer dans le choix des partenaires, dans la répétition de positions sacrificielles, dans l'impossibilité à accueillir une relation bonne, dans une défiance envers ce qui fait du bien, ou encore dans la reconstitution constante de situations où le sujet sera de nouveau disqualifié, oublié, abandonné, utilisé ou déçu. Ce qui se répète n'est pas seulement la douleur ; c'est la structure d'un lien où le sujet retrouve sa place ancienne : celle de celui qui n'est pas célébré, pas choisi, pas confirmé.

Freud avait déjà repéré la compulsion de répétition comme retour de ce qui ne s'est pas symbolisé. Mais dans la clinique de l'identification négative, cette répétition prend une coloration narcissique particulière : le sujet répète l'épreuve de ne pas valoir, de ne pas compter, de ne pas être regardé depuis un lieu qui l'honore. Il rejoue l'ancien tribunal.

VIII. Le désir empêché

Quand le sujet est ainsi captif d'une identification négative, le désir lui-même se trouve atteint. Désirer suppose en effet un minimum de légitimité à exister pour soi. Or beaucoup de ces sujets savent davantage soutenir, réparer, porter, anticiper, se conformer, que désirer. Le désir leur apparaît soit dangereux, soit coupable, soit inutile, soit promis à la déception.

On rencontre alors des existences traversées d'empêchements : difficulté à créer, à choisir, à aimer librement, à s'autoriser à jouir, à habiter une réussite, à se projeter, à faire naître quelque chose de personnel. Le désir n'est pas toujours absent ; souvent il est là, mais frappé d'interdit intérieur. À peine surgit-il qu'une voix l'éteint : « ce n'est pas pour toi », « tu vas être ridicule », « cela ne mènera à rien », « tu décevras », « tu seras abandonné ».

Le sujet peut alors vivre dans une étrange tension : il veut et ne veut pas, avance et se retire, espère et s'éteint, s'engage et se sabote. De l'extérieur, on pourrait croire à de l'ambivalence, de l'indécision, de l'inconstance. Mais cliniquement, il s'agit souvent d'un désir qui se heurte à un noyau ancien de non-autorisation d'exister.

IX. Dépression et menace de disparition subjective

Dans ces trajectoires, la dépression mérite d'être entendue avec finesse. Elle n'est pas toujours un simple épisode réactionnel. Elle peut venir signaler que le sujet est arrivé à un point de saturation dans son effort pour survivre contre une force interne de déliaison. Il ne souffre pas seulement d'un manque d'élan ; il lutte contre quelque chose qui en lui collabore avec l'effacement.

Il est alors précieux de distinguer la tristesse, le deuil, la fatigue, et cette autre expérience plus inquiétante où le sujet semble menacé dans son sentiment même de persister. Certains patients donnent le sentiment de se battre pour ne pas achever intérieurement l'œuvre de destruction autrefois commencée contre eux. Ils vivent comme sous l'effet prolongé d'un meurtre psychique inabouti.

Dans ces cas, la clinique doit entendre la dépression comme atteinte de la continuité d'être. Winnicott permet ici de penser combien l'environnement défaillant peut altérer le sentiment fondamental d'exister. André Green, avec la question de la mère morte, aide aussi à saisir comment le désinvestissement de l'objet peut laisser derrière lui un désert psychique, une atonie libidinale, un gel. Quant à Racamier, il éclaire puissamment les logiques d'emprise et de disqualification qui colonisent le monde interne. L'identification négative se tient souvent au croisement de ces différentes lignes : désinvestissement, attaque du narcissisme, incorporation du regard ravageur.

X. Les effets transgénérationnels de l'identification négative

Le sujet captif d'une identification négative ne souffre pas seulement pour lui-même. Il peut se trouver requis, malgré lui, dans une chaîne transgénérationnelle où il doit porter ce que les générations précédentes n'ont pas symbolisé. Il soutient des objets défaillants, répare ce que d'autres désertent, maintient debout ce qui s'effondre autour de lui.

Souvent, il se retrouve à occuper une place de suppléance. Il est celui qui reste. Celui qui prend en charge. Celui qui porte les conséquences des désirs contrariés, des abandons, des démissions, des dépressions, des déliaisons familiales. Ce sujet-là paraît fort, mais cette force masque parfois une ancienne assignation : survivre à la place de tous, y compris au prix de lui-même.

Cette dimension est essentielle car elle montre que l'identification négative ne touche pas seulement à l'image de soi. Elle organise aussi des positions relationnelles : se sacrifier, s'oublier, s'épuiser à soutenir, accepter d'être peu nourri affectivement, considérer comme normal de vivre sans véritable réciprocité. Le sujet ne se croit pas seulement moindre ; il se traite comme tel.

XI. La tâche analytique : desserrer l'emprise du verdict ancien

Le travail analytique, dans de telles configurations, ne consiste pas à « remotiver » le patient ni à lui apprendre artificiellement à s'aimer. Il s'agit d'une tâche plus fine, plus exigeante : désintriquer le sujet du regard qui l'a défini contre lui-même.

Cela suppose d'abord d'entendre sans banaliser. Entendre que le dégoût de soi n'est pas un défaut de volonté. Qu'il témoigne d'une histoire. Qu'il a une logique. Qu'il est la trace d'un lien. Le patient doit pouvoir découvrir, parfois très lentement, que la voix qui le condamne n'est pas identique à sa vérité.

Ensuite, l'analyse vise à produire une différenciation. Ce qui fut incorporé doit pouvoir être reconnu comme venant de l'autre. Non pour exonérer le sujet de son histoire, mais pour lui rendre ce qui lui appartient. Tant que l'insulte première reste confondue avec le sentiment d'être, aucun déplacement durable n'est possible.

L'analyste offre ici une fonction décisive : non pas flatter, rassurer ou corriger de l'extérieur, mais soutenir assez longtemps une expérience où le sujet puisse être regardé sans être réduit, entendu sans être écrasé, repris sans être humilié. C'est dans cette régularité que quelque chose du verdict ancien peut perdre de sa souveraineté.

XII. Restaurer une habitabilité de soi

L'un des enjeux les plus profonds de cette clinique est la restauration d'une habitabilité de soi. Habiter son corps. Habiter son âge. Habiter sa voix. Habiter ses désirs. Habiter ses limites aussi. Cela ne signifie pas s'aimer au sens idéal ou narcisso-satisfait ; cela signifie pouvoir exister sans se traiter soi-même comme un intrus.

Ce travail peut être long, car il touche à la trame la plus intime du narcissisme. Il ne s'accomplit pas seulement par des prises de conscience. Il passe par une nouvelle expérience du lien, une nouvelle temporalité, une réouverture du champ symbolique. Il faut parfois que le sujet fasse l'épreuve répétée qu'il peut être là sans être immédiatement dégradé. Qu'il peut désirer sans perdre l'amour. Qu'il peut apparaître sans être anéanti. Qu'il peut se séparer sans trahir. Il ne s'agit pas de produire un sujet triomphant. Il s'agit de faire place à un sujet moins persécuté par lui-même. Un sujet qui puisse peu à peu dire : ce que j'ai cru être n'était peut-être que le dépôt d'une ancienne violence.

XIII. Sortir de la fidélité mortifère

Le tournant d'une cure, dans ces cas, tient souvent à ceci : le sujet commence à voir qu'il est resté fidèle à une scène qui l'a détruit. Fidèle à une mère, un père, une ambiance, un climat, un verdict, une tonalité de honte. Il comprend que ce qu'il appelait « moi » était parfois surtout le monument intérieur élevé à l'autre blessant.

Cette découverte est douloureuse, car elle ouvre un vide. Si je ne suis pas seulement ce que l'on a dit de moi, qui suis-je ? Si je ne dois plus servir la vieille scène, que faire de ma vie ? Si je ne reproduis plus la place ancienne, que devient mon lien aux autres ? Beaucoup de patients craignent ce moment, car il ne délivre pas immédiatement ; il désorganise d'abord une ancienne cohérence.

Mais c'est aussi là qu'un autre destin psychique devient possible. Le sujet n'a pas à devenir quelqu'un d'autre : il a à cesser d'être exclusivement le gardien d'un verdict ancien. Il peut alors commencer à faire quelque chose de plus vivant avec ce qui en lui insistait en silence : une créativité empêchée, un désir tenu en laisse, une tendresse interdite, une puissance de penser, une manière singulière d'habiter le monde.

XIV. Conclusion

Demeurer captif d'une identification négative, c'est vivre sous l'emprise d'une définition hostile de soi incorporée au point de paraître naturelle. Le sujet ne se contente pas de souffrir d'un passé blessant ; il continue à s'éprouver depuis lui. Son corps, son narcissisme, ses choix d'objet, son rapport au désir, ses possibilités créatrices et parfois même son goût de vivre en portent la marque.

La psychanalyse nous aide à entendre que cette captivité n'est ni une faiblesse de caractère ni un défaut moral. Elle est la conséquence d'une histoire où l'existence n'a pas été suffisamment accueillie, où le regard premier a blessé au lieu de consacrer, où le tiers a manqué, où le sujet a dû se construire à partir de ce qui le diminuait.

L'enjeu clinique n'est donc pas de fabriquer artificiellement de la confiance, mais de permettre au sujet de se désidentifier, peu à peu, de ce qui a parlé contre lui en lui. Là commence peut-être un travail de restitution : rendre au passé ce qui appartient au passé, à l'objet ce qui appartient à l'objet, et au sujet ce qui, depuis longtemps, attendait de pouvoir enfin prendre forme sans honte.

Joëlle Lanteri – LaLanteri joelle psychanalyste